

XYZ. La revue de la nouvelle

Les dix vérités d'Usha

Bertrand Gervais



Numéro 85, printemps 2006

Listes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3245ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gervais, B. (2006). Les dix vérités d'Usha. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (85), 40–45.

Les dix vérités d'Usha¹

Bertrand Gervais

USHA, mon petit chat. Mon sùtra, ma loutre, ma louve. Tu es le vent qui s'infiltre, la porte qui s'ouvre, la mère qui fait taire son père. Trois. Tu arrives discrètement, comme un souffle à peine ouï, mais ton départ est un coup qui sonne et résonne. Usha ! Je te vois en survêtements noirs, un *swoosh* doré à l'orée de ton sein, en sari de soie au moment du coucher, quand tes rideaux ne sont pas parfaitement tirés, enrubannée de mousseline à la tête du lit, et tu te touches et tu me pousSES et je me couche à tes pieds. Tout ça, mon amour. Pour toi, j'expire et je reste bouche bée. Tu es un poison qui lentement fait son œuvre.

Usha, tu es ma came, ma poudre, mon accoutumance. Ma seule et unique vérité. Sans toi, je ne suis plus rien. Un voile, un vent, une vaste imposture. Sans toi, je ne suis qu'un exil sans fin. Comme une part de moi qui se serait dissoute, un corps tranché sur sa longueur.

Depuis notre rencontre, je n'ai plus qu'une envie, me fondre en toi, afin qu'ensemble nous suivions cette route qui mène au nirvana. Usha... Mes pulsions, mes désirs et mes craintes, mes souvenirs enfouis, mes fuites oubliées, mes mains, mon sexe, mes trous, tu es tout ça.

Quand je ne peux te voir, je me sens mal, ma salle de travail devient une cage où je tourne en rond. Première vérité : les animaux chasseurs qui ont passé trop de temps dans des cages ne réussissent plus à se débarrasser de l'image des barreaux. On a beau les remettre en liberté, ils tournent en rond, comme s'ils étaient toujours en cage, incapables de se débarrasser du reflet de ces tiges de fer qu'ils ont longées sans répit. Leur conception de l'espace est réduite à ce lieu clos dont ils reproduisent les contours, même une fois sortis.

1. « Les dix vérités d'Usha » est un extrait modifié du roman *Les failles de l'Amérique* (XYZ éditeur, 2005).

Je regarde cette pièce qui me sert d'habitation : mon plancher rouge, toutes ces poutres bleues que je contemple distraitemment quand je lève la tête, ma table qui est une porte qui s'ouvre de plus en plus grand sur mes pensées, une porte qui claque au vent de mes envies, et tous ces livres qui s'entassent sans être lus, les dessins éparpillés, les cahiers de notes, de même que ces vêtements qui traînent sur des patères improvisées, des couches géologiques de tissus et de plis, et je me dis que bientôt, si on ne me sort pas d'ici, je ressemblerai au cougour qui ne sait plus distinguer le réel de l'imaginaire et dont les barreaux se sont imprimés de façon permanente sur sa rétine.

Corollaire de la première vérité : nous sommes ce que nous habitons. Nous devenons ce que notre regard ne cesse de créer. N'usez pas l'œil toujours dans le même sens, répétait le maître de dessins à sa classe épuisée, il se fatigue et transforme tout en compote. Ce n'est pas de la soupe que l'on veut, mais des traits. Des formes. Des lignes. Claires et franches. Droites. Sans toi, Usha, je nage dans un gruau qui refroidit. Et le sirop de maïs lentement se sépare de l'avoine.

Deuxième vérité : on ne voit jamais qu'un fragment du monde, qu'une partie de la vérité. J'ai beau m'entraîner à voir au delà des apparences, mon œil est limité à cette part congrue du monde à laquelle j'ai droit. Si un homme me montre son visage, je ne vois pas son dos, s'il me tend la main, je ne discerne plus ses doigts ni son bras. Ce que je vois par une fenêtre est découpé au couteau. Le cadre construit mon regard, plus qu'un écran de cinéma qui est un faux cadre, je le jure, car il se déplace selon les besoins de la cause. Il donne à voir ce qu'il veut. Or, il n'y a rien de tel qu'un cadre fixe s'ouvrant sur une scène limitée par la position de l'observateur. Il faut imaginer le reste, tendre son regard intérieur vers ce qui échappe aux limites de l'œil, reconstruire de toutes pièces, à l'aide des faibles indices laissés par l'heure et le jour de la semaine, les acteurs et leurs états émotifs, les bruits et les bribes de paroles entendues, la scène qui se déploie dans le hors-champ. Ce qu'on ne voit pas, il faut l'imaginer.

Troisième vérité : parfois, quand plus rien ne vient freiner l'imagination, l'esprit s'emballe. Que fait cet homme qui s'est retiré dans la salle de bains, ivre mort ? Où va le couple qui déjà ne pense plus au bulletin d'informations qu'il écoutait ? Où se rend Usha, quand elle refuse que je vienne la voir et qui sort de chez elle dès que je raccroche ? Pourquoi ne reste-t-elle pas dans le hors-champ de sa fenêtre ? Ma Volvo est un espace douillet qui me permet de faire plus d'une chose à la fois : lire, écouter de la musique rock, fumer une cigarette à l'abri du vent, passer inaperçu, prendre des notes, boire une bière sans avoir à cacher la bouteille dans un sac de papier, manger un brin, regarder les passants et les gens qui attendent l'autobus, l'assortiment habituel d'immigrés et de jeunes, auxquels s'ajoutent parfois des femmes dans la quarantaine ou des travailleurs requis de toute urgence à la maison et rageant contre le retard du bus.

Quand je vois Usha filer à l'anglaise, mes sentiments débordent. C'est la quatrième vérité. Ce n'est pas de la jalousie ou de la rage. C'est une forme d'incompréhension. Un étonnement. Je suis émerveillé par le mystère d'Usha s'éclipsant et ne laissant derrière elle que des ombres. Les sentiments, c'est inné, c'est violent, ça pousse, ça agit. Ils sont ce que nous méritons. Ce que nous avons semé.

Le mystère d'Usha. Voilà ce que je récolte tandis que je fais démarrer la Volvo et que je la suis de loin. Je me fais discret. Une caméra de surveillance nous filmerait-elle qu'elle n'y verrait que du feu, une voiture roulant lentement sur l'artère principale de la ville, son chauffeur fumant de la main gauche, une fenêtre ouverte pour laisser échapper la fumée. Une voiture qui passe devant les Dunkin Donuts et Taco Bell du coin sans sourciller. Un chauffeur qui reste indifférent aux prostituées dont les charmes sont depuis longtemps fanés, aux revendeurs de drogue qui se tiennent au bord des parcs, aux cyclistes qui prennent toujours trop de place avec leurs sacs à dos remplis de cartables aux coins racornis, de paquets de gomme sans sucre à demi vidés, de bouts de papier devenus illisibles, de crayons éparpillés et de lunettes de soleil cassées.

Cinquième vérité, mais celle-là est intérieure, elle ne concerne que moi. Je suis médusé, tandis qu'Usha déambule dans le centre-ville, marchant d'un pas lent et enjoué; fasciné, comme elle s'arrête devant toutes les vitrines de magasins, contemplant les derniers articles à la mode, les sandales couleur fluo, les chapeaux, les *skates*. Incrédule aussi, quand elle ralentit pour donner quelques pièces aux *crack heads* de la rue. Ne sait-elle pas qu'ils sont dangereux? Qu'ils pourraient s'emparer de son portefeuille et le vider avant même qu'elle ait le temps de réagir? Qu'ils pourraient l'attaquer, l'amener de force dans une ruelle et la violer? Non seulement leur donne-t-elle de l'argent, mais elle leur parle aussi, souriante et détendue. Si ses parents la voyaient! Madame Patel en mourrait d'une crise d'angine. La scène serait amusante à observer. La portière de la grosse Chevrolet de madame Patel s'ouvre et un cri se fait entendre. Le cri de la disgrâce qui vient s'abattre sur la famille. Une forme de barrissement. Usha Patel, sainte entre les saintes, étudiante modèle, future diplômée d'une université d'État, la première de la famille, en train de trafiquer avec des hurluberlus qui mendient comme les enfants dans les rues de New Delhi, sans logis, sans emploi.

Je ris, seul dans la Volvo, mais Usha ne s'éloigne pas. Elle reste à quelques pas de ces gitans incohérents aux cheveux rastas et aux chemises guatémaltèques qui continuent à jouer des bongos et à taper du pied. Je la vois se dandiner, ses hanches se déplacer dans un mouvement que je connais trop bien. Mais pourquoi ne continue-t-elle pas sa route? Qu'est-ce qui lui prend de se trémousser devant des inconnus, de rire et de s'amuser?

Le temps s'étire quand le quotidien cède le pas à l'insuité. Une sixième vérité? Les perceptions gagnent en intensité. Les couleurs se durcissent. Les mouvements se précisent aussi. Et pendant ce temps, l'esprit va à vau-l'eau. Je n'avais jamais pensé que les auvents de cette rue commerçante puissent servir de caisse de résonance, répercutant le moindre pan de tambour, le plus infime chant. Les notes ont traversé la rue et se sont engouffrées dans ma voiture, pour venir mourir à mes pieds. Sans

que je sache trop comment, ma main droite s'est tendue vers le volant et j'ai pressé de toutes mes forces. Le klaxon de la Volvo est bruyant, une véritable sirène de bateau qui retentit longtemps contre le tympan. Un bruit long et lourd de colère qui a fait sursauter tout ce beau monde. Et les têtes se sont retournées. La musique s'est tue. Je n'ai eu d'autre choix que de braquer en catastrophe pour ne pas me faire remarquer et de tourner sur la première rue transversale.

Je me suis stationné à l'écart et suis allé m'asseoir trois cents mètres plus loin, devant la librairie. Usha finirait bien par passer, une fois la récréation terminée. Je pouvais faire semblant de m'être arrêté à la librairie où je vais régulièrement. Je la remarquais comme par hasard, un amoureux étonné de voir sa belle surgir à l'improviste. Je l'inviterais à venir faire un tour sur la banquette arrière de la Volvo, ses cheveux déjà dépeignés couvriraient la cuvette du banc, et je m'exécuterais sommairement, un don, un cadeau du ciel, un moment de volupté volé au quotidien, les pieds contre la portière, les coudes appuyés sur le dossier. Je la raccompagnerais ensuite, Roméo attentionné. J'attendrais que sa porte se soit refermée avant de m'en aller, certain qu'elle est enfin à l'abri et sur le point de se mettre au lit.

Mais elle n'est jamais apparue. J'ai attendu de longues minutes, mais je ne l'ai pas vue arriver. Elle n'était plus dans la foule de flâneurs qui, nombreux, déambulaient sur le trottoir. J'ai rebroussé chemin, sans succès. Même les punks avaient disparu. Je pouvais m'imaginer le pire. Avais-je déjà tout imaginé ?

Je suis retourné sur le banc, à quelques pas de la librairie. Et j'ai vu les clients sortir un à un, des sacs en bandoulière, j'ai entendu les clameurs et les rires venant de la terrasse, j'ai cru reconnaître des voix. J'ai fui.

Usha, mon Aliocha, mon petit rien de coton, mon cœur t'est fidèle, même si ma colère gronde.

Septième et dernière vérité de la nuit : la passion nous pousse à des mouvements qui ne sont pas ceux de la raison. J'ai été, je le sens, déraisonnable. J'ai ouvert la portière de ma voiture à une étrangère. Je me cherchais une fenêtre ouverte sur l'inconnu, afin

de m'y projeter tout entier ; je ne suis plus certain de ce que j'ai trouvé.

Huitième et ultime vérité : on ne vole pas un sentiment. À peine parvient-on à le partager... Étrange idée : voler un sentiment. On vole un baiser, une idée, un souvenir, une phrase, mais un sentiment ? Est-ce qu'on peut voler un mort ? De quoi alors le dépossède-t-on ? Il n'a déjà plus rien. Les héritiers, oui, je le conçois. Mais le mort lui-même ? Il faut pour cela croire à la réincarnation, que le mort puisse revenir et réclamer son dû, et encore que, revenu, il se souvienne de ce qu'il a été dans sa vie antérieure. Or, la mort est une fracture nette. On ne peut se souvenir de rien, une fois la frontière franchie. À moins d'avoir laissé des listes et des énumérations : une façon subtile de communiquer avec soi-même au delà de la limite prescrite. C'est à cela peut-être que sert l'écriture : à laisser un témoin du passé pour permettre à la mémoire de retrouver le fil et au mort de se souvenir.

Énième vérité : le déséquilibre témoigne d'un état de lutte.

Usha, mon petit chat. Je n'ai d'autre vérité que toi.